

Le monde nouveau d'Antonio Negri (pp. 32-38)

Yolène Dilas-Rocherieux

Antonio Negri ne désarme pas ! Malgré le bilan des systèmes totalitaires et l'échec d'une expérience personnelle au sein des Brigades rouges italiennes, il prédit, philosophie de libération à l'appui, une révolution prochaine, présentée comme l'antichambre d'un communisme à l'échelle planétaire. Philosophe et universitaire italien, il fut membre du PSI de 1956 à 1963, puis député du Partito radicale en 1983. Exilé en France, emprisonné en Italie, puis libéré, il cumule l'aura du tribun, les qualités du théoricien et les passions du militant extrême. Dans deux essais, *Empire*¹ et *Multitude*², coécrits avec l'universitaire américain Michael Hardt, il s'emploie à théoriser un système de domination totale, l'"empire", décrit comme "un état de guerre globale et durable", le quatrième conflit mondial. Sa destruction nécessaire serait suspendue aux actions d'un nouveau sujet révolutionnaire, dissociable du peuple et des masses, la « multitude ».

En novembre 2004, lors d'une émission d'Arte consacrée à Negri, *Empire* fut présenté comme le « Manifeste communiste du XXI^e siècle », le prolongement de recherches scientifiques et stratégiques ayant pour visée la destruction d'un système déjà condamné par Karl Marx en 1848³. Dans les pas de Marx, mais au-delà de Marx, avec emprunts à Lénine, Guy Debord, Gilles Deleuze et Michel Foucault, Michael Hardt et Antonio Negri jettent un pavé dans la mare en affirmant que les formes actuelles de lutte radicale sont en majorité stériles car fixées sur le schéma ancien de l'« impérialisme ». Mais « l'impérialisme, c'est terminé » écrivent-ils, aucune nation, pas même les États-Unis, ne peut désormais s'arroger le statut de puissance mondiale. Cette thèse vise à renouveler la promesse d'une autre organisation sociale qui serait en possibilité dans les contradictions du néolibéralisme.

De l'impérialisme à l'empire, une théorie du capitalisme mondialisé

Avec le déclin des États-nations et des régimes politiques figés sur les peuples et les frontières, aurait émergé un nouvel ordre du monde, l'« empire ». Cette pensée

¹ M. Hardt, A. Negri, *Empire*, Paris, Exils, 2000.

² Id., *Multitude. Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, Paris, La Découverte, 2004.

³ Voir K. Marx, F. Engels, *Manifeste du Parti communiste* (1847), Éditions sociales, 1966.

postmoderniste associe la thèse marxiste de l'aliénation de l'exploité par le capital à celle de Foucault et de Deleuze sur la dimension « biopolitique » d'un pouvoir décentralisé et déterritorialisé exerçant un contrôle de plus en plus fort sur les corps et les consciences : « Dans la sphère biopolitique, la vie est destinée à travailler pour la production, et la production à travailler pour la vie. C'est une grande ruche dans laquelle la reine surveille en permanence production et reproduction. [...] Elle l'organise en multipliant et en structurant les interconnexions par le biais de réseaux ; elle l'exprime et elle contrôle le sens et la direction de l'imaginaire ; l'imaginaire est guidé et canalisé dans le cadre de la machine communicatrice.⁴ » En remaniant le corpus théorique hérité du marxisme-léninisme, Negri veut convaincre « les camarades tentés par la recreation d'un monde prémoderne » de penser autrement et, surtout, d'admettre que l'avancée néolibérale est un processus positif d'un point de vue révolutionnaire. Tout comme Marx qui voyait dans le capitalisme une avancée sur le féodalisme, il veut les amener à la conscience que l'« empire » est obligatoirement meilleur que l'« impérialisme », qu'il augmente les potentialités de libération à l'échelle mondiale en favorisant la décomposition d'un héritage capitaliste, dont rien ne doit être sauvé. Mais il part du principe que, dans cet « interrègne » historique et idéologique, les « contre » ont du mal à saisir l'ampleur du mouvement vers l'avant, à voir plus loin en matière d'analyse et d'engagement. En « révolutionnaire lucide », comme il aime à se nommer, Negri cherche les compromis, hiérarchise les priorités, prend des virages à angle droit chaque fois qu'il s'agit de servir la visée destructrice, d'où son vote positif à la Constitution européenne, moyen d'accélérer la disparition de « cette merde d'État-nation⁵ ». Son but est de recentrer les combats éclatés sur un seul ennemi, l'« empire », d'enseigner l'art du stratège aux troupes agissantes, de les amener à saisir « la marée à l'heure favorable », au moment où l'accumulation des tensions, des souffrances et des attentes doit se transformer en temps fort, en « revendication insurrectionnelle radicale ».

Pour fournir des repères aux acteurs révolutionnaires, Negri reprend la prophétie de Marx qu'il replace dans le contexte de la postmodernité. « Un spectre hante le monde », écrit-il, celui des migrations massives qui forcent l'empire au mouvement vers l'avant. Après le capitalisme industriel transformé sous l'effet de ses contradictions et des luttes prolétariennes, le néocapitalisme serait à son tour entraîné dans un mouvement dialectique de déconstruction par le jeu des désirs et des espoirs de la multitude. La lutte de classe, loi historique, se serait ainsi déplacée sur le terrain de la désertion et de l'exode avec la levée « d'une nouvelle horde nomade », « d'une nouvelle race de barbares », dont les capacités destructrices et inventives exigeraient un cadre théorique innovant et structurant : « Nous

⁴ M. Hardt, A. Negri, *Empire*, *op. cit.*, p. 59.

⁵ A. Negri, « Oui, pour faire disparaître cette merde d'État-nation », *Libération*, 13 mai 2005.

disons simplement qu'il faut maintenant construire ce nouveau sujet révolutionnaire qu'est la multitude, et nous donnons certains schémas de recherche dont nous aimerions bien qu'ils deviennent des schémas d'action, des dispositifs d'action ⁶. ». La notion de « barbarie positive » est ici empruntée à Walter Benjamin pour désigner le parcours destructeur de la multitude à travers l'empire : « Il [le barbare] réduit ce qui existe en miettes, non pour l'amour des miettes, mais pour celui du chemin qui passe au travers ⁷. » L'organisation mondiale de la multitude serait donc l'unique moyen de lier ensemble l'engagement radical et la visée – en résumé, l'effacement de l'empire et le passage à une postmodernité communiste.

Les Nouvelles forces de destruction ou le nouveau sujet révolutionnaire

En plaçant leurs espérances dans une population « nomade », totalement aliénée et dépossédée – sans nation, sans richesse, sans terre, sans attache – Hardt et Negri redessinent l'échiquier révolutionnaire avec d'un côté l'ennemi à abattre – l'« empire » –, de l'autre le nouveau sujet révolutionnaire, la « multitude ». Tous deux partent du postulat qu'une fois l'ennemi devenu mondial, la pensée et l'action révolutionnaires n'ont d'autre choix que d'assimiler cette donnée et donc de confronter la mondialisation à une contre-mondialisation. Il s'agit pour eux d'opérer la rencontre entre une minorité consciente et des masses indifférenciées, entraînées dans une guerre civile planétaire, donc devenues, malgré elles, une force de destruction radicale.

Sur ce terrain, Negri a quelques adeptes comme le philosophe italien Paolo Virno ⁸, qui a défini la « multitude » comme le produit d'une modernité en totale décomposition. Au cœur des débats politiques des XVII^e et XVIII^e siècles, le peuple serait né d'un mouvement centripète d'individus atomisés vers l'unité du corps politique. Il serait donc étroitement corrélé à l'existence de l'État et de la nation. À l'inverse, la multitude qui ne converge pas vers une volonté générale serait le résultat d'un mouvement centrifuge, d'une désintégration du peuple. Aussi, la postmodernité servirait de théâtre à une revanche de la multitude sur le peuple, sans pour autant rompre avec les luttes antérieures, car la classe ouvrière, sortie du peuple, possédait déjà quelques traits de la multitude comme « la condition de ne pas se sentir chez soi ». La force de la multitude tiendrait justement dans le fait de déborder le prolétariat, d'englober ceux qui ne se reconnaissent pas ou plus dans un corps politique, ceux qui refusent de jouer le jeu de la volonté générale, ceux qui désertent tous les lieux soumis à l'État : « Cet ennemi de l'Empire, que nous avons appelé "multitude", est un ennemi qui, sur tous les terrains, cultive ses différences. Or ces différences ont une base

⁶ Entretien avec A. Negri, O. Doubre (*Politis*), texte mis en ligne sur Internet le 29 octobre 2004.

⁷ M. Hardt, A. Negri, *Empire*, *op. cit.*, p. 269.

commune, qui est d'abord le refus du commandement et de l'exploitation par le capital collectif au niveau impérial. Ce contenu de rébellions, de révoltes, d'essais de réappropriation du pouvoir vient de différents côtés, et surtout des travailleurs⁹. »

Pour Virno comme pour Negri, le capitalisme s'était condamné en fabriquant son propre ennemi, le prolétariat, tout comme l'empire a fabriqué sa solution de rechange. Et rien ne pourra contrer l'avance de la multitude, dont les luttes ont pour Negri la force d'un essaim¹⁰, d'une nuée d'insectes qui fond de partout sur l'ennemi. Mais si Negri voit une éclaircie dans le paysage militant avec la montée de l'altermondialisme, il dénonce la confusion établie entre violence légitime et illégitime et cette tendance à ramener les luttes du faible au terrorisme. Aussi appelle-t-il à revoir les stratégies d'action, à s'adapter sans cesse aux circonstances et aux structures de domination selon les points du globe et les populations concernés. Pour vaincre l'empire, le seul moyen qu'il envisage est de retrouver les « vertus de l'action insurrectionnelle de deux siècles d'expérience subversive », mais aussi de favoriser la spontanéité et l'invention des « contre » en investissant des terrains de luttes moins radicales, axées sur des expérimentations de vie autres, des actions revendicatives, des pratiques de citoyenneté planétaire, des économies solidaires et des essais de réappropriation collective des moyens de production économique et culturelle. Pour concilier révolution et expérimentation, la multitude se voit offrir deux identités : celle du prolétariat élargi, dégagé du carcan national et étatique, et celle du pauvre, du « sans », obligatoirement porteur d'une bonne société.

Mais l'engagement de Negri se focalise plus particulièrement sur une théurgie de la souffrance qui dévoile un mystique dont la foi révolutionnaire se nourrit aux sources de la rationalité, de la loi historique, mais aussi d'une croyance en la supériorité de l'être souffrant : « L'homme qui rassemble ses loques misérables après une nuit glacée passée dehors. Le camarade blanchi sous le harnais qui sort chaque matin de prison et que la dureté de l'enfermement n'a pas encore réussi à faire plier. Le chômeur à la recherche d'un salaire. L'immigré clandestin qui se massacre de travail pour trois francs six sous. Le malade qui se dirige en souffrant vers l'hôpital. Le drogué qui sort détruit par sa dernière dose. Tous les pauvres, tous les désespérés, en somme...¹¹ » La prochaine révolution serait donc de l'ordre du divin, du fait d'une transposition entre Dieu et le pauvre, ce dernier ayant dissous l'image du premier pour en récupérer la force de destruction et de création. Dans son livre,

⁸ P. Virno, *Grammaire de la multitude. Pour une analyse des formes de vie contemporaine*, Éditions de l'Éclat, 2002.

⁹ Entretien avec A. Negri, *op. cit.*

¹⁰ *L'Essaim* est le titre d'une pièce de théâtre écrite par Negri, jouée à Paris au Théâtre de la Colline en mai 2005.

¹¹ A. Negri, *L'Essaim*, *ibid.*

*Job, la force de l'esclave*¹², Negri fait le lien entre souffrance, pureté et douleur de l'innocent qui vit l'injustice de manière absolue, lui qui n'a pas commis de fautes. On y retrouve la fascination des révolutionnaires pour le chaos, pour le grand déluge d'où la société vertueuse doit émerger ; un monde nouveau où seuls les pauvres et les exclus seront sauvegardés car préservés des miasmes du monde libéral, de la culture et des habitus de l'exploitation. C'est pourquoi la révolte issue de la douleur du pauvre aura la force d'une rédemption.

La visée néocommuniste entre nécessité et utopie

L'art du tournant pratiqué par Negri est flagrant dans *Multitude*. Après avoir célébré le bonheur d'être communiste dans *Empire* – « telles sont l'irrépressible clarté et l'irrépressible joie d'être communiste¹³ » –, *Multitude* se polarise sur une « démocratie sans réserve de la liberté et de l'égalité ». Entre les deux essais est intervenue la mouvance altermondialiste en laquelle Negri perçoit une force réticulaire de divers mouvements de résistance au néolibéralisme. Pour autant, la multitude reste pour lui l'axe du mouvement révolutionnaire, car elle est la seule à cumuler les qualités du déraciné – absence de référent national – tout en produisant de la diversité culturelle, et celles du dépossédé et de l'aliéné qui l'amènent à se reconnaître dans une économie de partage et une démocratie de réseaux.

Parce que l'utopie aurait toujours eu pour fonction première de remplir le vide de l'avenir, de tenir ensemble le présent et le futur comme une passerelle sans aboutissement sous les pieds du révolutionnaire, Negri pense qu'elle a fait son temps. En lui substituant le terme de « désutopie » ou « vertu du pauvre », il prône une manière d'innover sur du vide¹⁴, de créer sans fin sur des terrains humains hybrides et fluctuants, de reconstruire sans plan préétabli. Mais s'il affirme que l'avenir doit se dessiner au fil d'une transmutation des valeurs, de l'invention, du désir, de la spontanéité, du travail vivant et de l'amour, il n'en sera pas moins un chemin d'épines, la résurrection se payant toujours par la souffrance : « Mais qui pourrait donc, avec une avarice stoïque, refuser le bonheur simplement parce que sa fleur est pleine d'épines ? Ou refuser le communisme parce que le chemin qui y porte passe à travers Béhémoth et Léviathan ?¹⁵ »

Pour autant, si Negri refuse le cadre de l'utopie traditionnelle pour privilégier les capacités d'invention de la multitude, son monde espéré ressemble par de nombreux traits à

¹² A. Negri, *Job, la force de l'esclave*, Bayard, 2002

¹³ M. Hardt, A. Negri, *Empire*, *op. cit.*, p. 496.

¹⁴ Antonio Negri, *Kairos, Alma Venus, multitude*, Calmann-Lévy, 2001, p. 166.

¹⁵ A. Negri, *Job*, *op. cit.*, p. 177.

New Babylon, ville nomade ¹⁶, suggérée par le situationniste Guy Debord au peintre et essayiste Constant Nieuwenhuis dans les années 1960. Dans cette utopie, les hommes sont invités au nomadisme sur la base de réseaux habitables et modulables mis gratuitement à leur disposition (on ne sait pas par qui !). Les « New-Babyloniens » ont pour seule activité la création spontanée au fil de l'errance et des multiples rencontres. Une vision utopique retrouvée en filigrane dans les écrits d'Antonio Negri : « Les cités de la terre vont devenir à la fois de grands dépôts d'humanité coopérante et des locomotives pour la circulation des résidences temporaires et des réseaux de distribution de masse pour l'humanité vivante ¹⁷. ».

En promettant le bonheur de tous, mélange d'autogestion économique et politique sur fond de réseaux informatiques, Negri fait montre d'une profonde haine de soi – de l'Américain, de l'Occidental, du nanti. Son désir est de voir disparaître, d'un bloc, un héritage composite qui ne serait qu'usurpation, domination, ségrégation. La révolution prolétarienne mondiale ayant avorté du fait des enracinements nationaux, locaux et culturels, elle serait à nouveau engagée pour mettre fin aux sociétés, ces entités basées sur des contrats entre un État, un peuple et un territoire. La multitude, nouvelle figure de l'exploité, serait donc la seule à pouvoir terrasser l'empire avec ses structures et ses identités héritées de la modernité, et à créer une entité multiculturelle, sans frontières : « Cet ennemi de l'empire, que nous avons appelé "multitude", est un ennemi qui, sur tous les terrains, cultive ses différences. Or, ces différences ont une base commune, qui est d'abord le refus du commandement et de l'exploitation par le capital collectif au niveau impérial.¹⁸ » L'abandon d'une révolution de professionnels, propre au dogme léniniste, pour une consécration de l'armée des « sans » semble vouloir jouer dans le sens d'un rapprochement entre communistes libertaires et communistes marxistes sur fond d'une hypothétique cinquième Internationale.

Nullement freiné par les contradictions inhérentes au concept même de multitude – sans identité mais productrice de singularités –, Negri dédaigne les thèses de la philosophe Hannah Arendt ¹⁹ qui pointait dans la « populace » – masse d'individus atomisés, dissociable d'une classe ou d'un peuple – le terreau du totalitarisme. Peut-être faut-il simplement retenir de la conception « negriste » de la multitude la réponse du « perdant radical » au « gagnant radical », décrite par Hans Magnus Enzensberger dans son dernier essai ²⁰. Le « perdant radical », qu'il soit déclassé, déraciné, rejeté, ruiné ou humilié, serait

¹⁶ C. Nieuwenhuis, « New Babylon, une ville nomade », in *Nomades et Vagabonds*, 10/18, coll. « Causes communes », 1975.

¹⁷ A. Negri, *Empire*, *op. cit.*, p. 478.

¹⁸ Entretien avec A. Negri, *op. cit.*

¹⁹ H. Arendt, *Les Origines du totalitarisme* (1951), Gallimard, coll. « Quarto », 2002.

²⁰ H. M. Enzensberger, *Le Perdant radical, Essai sur les hommes de la terreur*, Gallimard, 2006.

porté par une haine de soi s'exprimant le plus souvent par l'autodestruction – suicide, violence ou marginalisation –, mais aussi par des actes collectifs de vengeance qui peuvent englober toute la société : « Or que se passe-t-il lorsque le perdant radical surmonte son isolement, lorsqu'il s'allie à ses semblables, trouvant refuge dans un cercle de perdants, dont il n'attend pas seulement qu'il le comprenne, mais aussi qu'il lui témoigne son respect – un collectif de gens qui lui ressemblent, qui l'accueillent chaleureusement, qui ont besoin de lui. C'est alors que se décuple l'énergie destructrice dont il est porteur, lui faisant perdre ses derniers scrupules ; un mélange de pulsion de mort et de mégalomanie s'opère, et à son impuissance vient se substituer un sentiment de toute-puissance aux conséquences catastrophiques ²¹. » Negri joue ici le rôle de l'« instigateur », dont la force d'attraction semble liée à son état de « perdant obsessionnel ». De ce point de vue, l'utopie issue de la multitude ne peut être que meurtrière.

²¹ *Ibid.*, p. 24.